

# MODES PARISIENNES.

## AVIS.

Il ne nous est pas possible de livrer cette semaine toutes les primes qui reviennent aux abonnés, par l'entremise de la direction des postes de Prusse, mais elles seront envoyées sûrement avant samedi prochain.

Les abonnés de Paris et des départements peuvent faire prendre l'album au bureau.

Tout abonné de province qui habite une localité desservie par les messageries ou par un chemin de fer peut nous envoyer deux francs, nous affranchirons le port et il n'aura rien à payer.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS. — L'ÉPREUVE POSTHUME, par MOLÉRI (suite et fin). — LA MÉTAIRIE DES GENÈTS, par ÉTIENNE ÉNAULT (1<sup>re</sup> partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

## MODES ET FASHIONS.

Les salons ministériels commencent à s'ouvrir, et quelques réceptions ont eu lieu. La mode n'a pas eu une ample moisson de renseignements à y faire. Toujours les mêmes formes, les mêmes garnitures, les mêmes volants, les mêmes coiffures. Toujours des choses charmantes, de belles et riches étoffes, gracieusement portées par nos élégantes Parisiennes.

Les fleurs reviennent sur les robes de bal, on en porte beaucoup et on en portera encore plus tout l'hiver.

On n'était pas bien mise pour le bal, il y a quelque vingt-cinq ans, lorsque la robe n'était pas garnie d'un ou plusieurs rangs de fleurs ou de bouquets détachés semés autour de la jupe. Après 1830 les modes sont devenues plus sévères, et les toilettes sont restées fort simples pendant longtemps; on a dansé plusieurs hivers en robe d'étoffe sans garniture; petit à petit

l'élégance et le luxe sont revenus; les jupes, que l'on portait tout unies, se sont garnies peu à peu; les volants, que l'on avait portés déjà de 1820 à 1830, reparurent avec d'autres arrangements, d'autres manières de les poser; le nombre en augmenta; ils finirent par couvrir toute la robe; les fleurs s'y mêlèrent quelquefois, en rares bouquets d'abord; aujourd'hui elles semblent devoir tenir une plus large place dans les garnitures pour robes de bal. C'est certainement ce qui pare le plus les jolies figures de jeunes filles et de jeunes femmes; une toilette bien assortie, la jupe garnie des fleurs que l'on retrouve dans la coiffure et au côté, composent certainement le costume le plus convenable pour danser. Accueillons donc les fleurs, conseillons-les à tout ce qui est jeune, et engageons ce qui ne l'est plus assez à se méfier de cette tendance, bien naturelle, à vouloir continuer de porter ce qui ne sied plus, par la raison toute simple qu'on le portait la veille.

Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas; il en est de même des années, elles apportent avec elles de tristes vérités que le miroir doit nous répéter, et dont nous devons convenir avec nous-mêmes. Nous devons surtout nous répéter que se mettre selon son âge est la coquetterie la mieux entendue, cela nous sauve d'un ridicule et nous rajeunit.

Pour les robes de bal, nous dirons donc que les étoffes employées sont le tulle, le crêpe en toutes nuances; pour les ornements, les mêmes étoffes pour bouillonnés et rufles, en y mêlant le ruban, les fleurs, les plumes, les marabouts.

La dentelle fait toujours son effet et tient bien sa place, mais on se lasse de montrer toujours des volants de point ou d'Angleterre, on revient donc beaucoup à la blonde de soie, qui est une des choses qu'on a laissées longtemps de côté. Il fut un temps où l'on ne pouvait, sans déroger aux lois de la mode, se marier si l'on n'avait dans sa corbeille une robe de blonde, ou du moins des volants tels qu'on les portait alors. C'était ce qui faisait les plus élégantes robes du soir le jour du mariage.

Aujourd'hui on recommence à porter des volants de blonde; mais on l'emploie surtout à garnir les corsages, les volants, c'est donc une hauteur beaucoup moindre que l'on emploie le plus. On trouve chez Violart ce qui se fait de mieux en ce genre.



La blonde ne peut être qu'un objet de fantaisie, qu'une variété dans la mode, elle ne peut détrôner que momentanément la dentelle; elle est de peu de durée, ne se blanchit pas, ou change tellement au blanchissage qu'elle n'est plus belle quand elle a passé par là.

La dentelle, au contraire, dure plus que la vie, puisqu'elle se lègue en héritage, et qu'on estime tellement les anciennes dentelles qu'on imite leurs dessins sur celles que l'on fabrique aujourd'hui. Les marchands nous disent pour justifier un prix exagéré : *c'est imité d'un dessin ancien*.

Nous devons donc aimer tour à tour, selon que la mode nous y convie, la dentelle et la blonde; aujourd'hui nous pouvons porter l'une et l'autre, elles ne s'excluent pas.

Mesdemoiselles Romain font toujours de charmants chapeaux en velours épinglé mêlé à la blonde et garnis de plumes; celles-ci se posent toujours en guirlande derrière le chapeau pour finir en touffes sur le côté. C'est là ce qu'il y a de plus élégant et de mieux porté. Les chapeaux sont toujours très-garnis devant, soit de plumes, soit de ruches de blonde; les dessous sont aussi très-forts et très-ornés de fleurs, de nœuds; les plus distingués sont faits de petits bouts de plumes mêlés dans la blonde et assortis à la nuance des ornements du chapeau.

Pour coiffures de bal ou de spectacle et même de cour, elles font des choses charmantes, et qui se posent si bien qu'on peut n'avoir pas recours au coiffeur, surtout si l'on a une femme de chambre un peu adroite. C'est un grand avantage de n'être pas aux ordres d'un coiffeur, et de procéder à cette partie très-importante de la toilette à l'heure qui convient.

Les coiffures de mesdemoiselles Romain obviennent à cet inconvénient : elles sont toutes faites, on n'a qu'à les poser, et si l'on suit les indications de leur bon goût, on est sûre de se bien coiffer soi-même. — Nous venons de voir à la présentation de la cour plusieurs de ces coiffures, une entre autres tout en feuilles de blonde d'or mêlées à du sorbier rouge et de longues aiguillettes d'or qui renaient les barbes de blonde d'or qui tombaient derrière la coiffure. C'était une des coiffures les plus distinguées et les plus gracieuses.

Une autre, avec une touffe de roses d'un côté, et de l'autre un nœud noir lamé d'or, puis un nœud de ruban pareil derrière la tête.

Une autre coiffure blanc et vert clair, toute semée de petites perles. Cette coiffure était toute ronde, ayant seulement d'un côté une touffe un peu plus grosse.

Des bonnets de dîner, si l'on peut appeler bonnets ces sortes de coiffures, se font beaucoup en fleurs mêlées à du velours. — Les roses et velours noir sont toujours ce qui fait le meilleur effet quand on veut un mélange.

Chaque femme se coiffe selon son visage, en s'éloignant pourtant le moins possible de la mode générale, qui est, en ce moment, de se coiffer absolument der-

rière la tête. Tous les ornements se posent derrière. Les guirlandes, nous l'avons déjà dit, sont grosses à cette partie de la tête, et diminuent devant jusqu'aux bandeaux bouffants. — Beaucoup de femmes se coiffent les cheveux relevés en demi-bandeaux bouffants. Les touffes frisées ne semblent pas devoir prendre encore.

Nous avons parlé souvent des bijoux en cheveux de Lemonnie; il les perfectionne tous les jours, et fait vraiment de charmantes choses qui ont été d'une grande ressource pour les cadeaux de jour de l'an : une épingle, une broche, un bracelet en cheveux mêlés d'or et de tout ce qui peut orner ces sortes de bijoux, sont autant de cadeaux qui font grand plaisir à ceux qui les reçoivent.

Nous avons dit déjà que Guerlain était un des parfumeurs qui soignaient le plus tout ce qui a rapport aux détails de la toilette; les petites recherches de ce genre sont fort en vogue, et c'est le complément du soin de la toilette. Il n'est plus permis à personne de ne pas soigner ses ongles avec la *Poudre orientale*, qui leur donne le brillant désirable, surtout si vous la mettez avec un petit polissoir en buffe, qui est un petit outil fait exprès et qui peut répondre à la recherche de cette toilette. Nous citerons encore l'*Eau des Alpes*, qui doit attirer l'attention de nos lectrices; car il est assuré qu'elle entretient une jeunesse perpétuelle : nous n'avons plus rien à démêler avec la fontaine de Jouvence; M. Guerlain y supplée.

Il nous offre aussi, pour blanchir et adoucir la peau, le *Saponneti*, ou savon au blanc de baleine. Nous n'aurions jamais fini si nous voulions citer toutes les choses recherchées, destinées par cet habile parfumeur à la perfection de la toilette. Nous devons nous applaudir que des gens instruits mettent leurs soins à nous préserver de toutes ces drogues de charlatans, aussi nuisibles pour la santé que pour la peau.

### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Manteau de cour en moire antique rose, garni d'une bande de plumes sur laquelle sont semées de petites boules d'or. — Jupe de tulle blanc à trois rangs de bouillonnés mêlés de petits nœuds de ruban d'or; corsage garni de blonde, et nœuds pareils à ceux de la jupe. — Coiffure à bandeaux demi-relevés; plumes, roses posées derrière la tête. — Collier de pierreries. — Éventail.

*Seconde toilette (de jeune personne).* — Robe de tulle bleu à cinq volants bordés d'une blonde blanche haute de quatre centimètres; au-dessus de la blonde, un ruban de satin à dents; corsage à godet et demi-draperie, garni comme les volants de la jupe. — Fleurs bleues dans les cheveux; rang de perles dans les bandeaux.



## L'ÉPREUVE POSTHUME.

(SUITE ET FIN.)

— Une épreuve!... de quelle épreuve voulez-vous parler, mademoiselle?

— Il me semble, monsieur, que je vous en ai dit assez pour vous faire comprendre que je sais tout.

— Mais je vous jure, au contraire...

— Pardon, monsieur; du moment que vous persistez, je reconnais que j'ai fait à votre générosité un appel inutile; permettez-moi de rompre un entretien qui me deviendrait pénible.

Hélène entra vivement dans le salon; Duplan, stupéfait, ne songea même pas à la suivre.

— Elle aussi! pensait-il; voilà, il faut l'avouer, une étonnante famille! Le père sait tout, le neveu sait tout, la fille sait tout! Il n'y a que moi qui... mais il ne sera pas dit, pardieu! que je serai leur jouet plus longtemps; je vais les presser de telle sorte, qu'ils seront bien forcés d'entrer en explication, et que moi aussi je finirai peut-être par savoir quelque chose.

Et il ouvrit résolument la porte du salon; mais à la vue de la famille réunie, il resta un moment indécis; puis, ne jugeant pas le moment favorable et craignant de commettre une indiscretion, il referma la porte sans bruit et se remit à arpenter les allées du jardin.

Voici ce qui avait causé son hésitation et sa retraite: au moment où il allait pénétrer dans le salon, il avait vu M. Dubourg serrer avec attendrissement dans ses bras sa fille Hélène, dont Zoé cherchait à essuyer les yeux tout pleins de larmes; Anatole ne paraissait pas moins ému que sa cousine et disait:

— Je vous remercie, mon oncle, de l'intérêt que vous me témoignez; je n'y répondrai point par de l'ingratitude; ma présence, je le sais, serait un obstacle à votre tranquillité, au bonheur de ma cousine; demain, je vous en fais la promesse, demain j'aurai quitté Paris.

Duplan ne jugea point à propos de tomber au milieu de cette scène de famille, et prit le parti d'attendre un moment plus opportun. Mais son double mouvement d'entrée et de sortie n'avait échappé ni à l'oreille ni aux regards de Zoé; prompt à former un projet, plus prompt encore à l'exécuter, la sœur d'Hélène s'élança hors du salon; en quelques secondes elle eut rejoint Duplan.

— Monsieur, vous avez dû remarquer tout à l'heure les larmes d'Hélène?

— Il est vrai, mademoiselle.

— Vous avez vu que mon père était très-ému, que mon cousin était désespéré.

— J'ai cru voir, en effet, quelque chose comme cela.

— Et vous n'avez pas été profondément touché, monsieur?

— Si profondément, mademoiselle, que, pour ne point troubler cette scène émouvante, je me suis empressé de m'éloigner.

— C'est-à-dire que vous avez craint de céder à un mouvement de pitié. Oh! c'est bien cruel de votre part!

— Ma pitié eût probablement été aussi importune qu'inutile.

— Mais vous êtes donc un créancier impitoyable?

— Un créancier!

— Voyons, monsieur, n'y aurait-il aucun moyen d'entrer en arrangement? J'ai entendu mon père dire qu'un jour d'échéance il était quelquefois possible de substituer une valeur à une autre.

— Votre père avait raison; mais permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que je m'entends mal à deviner les énigmes.

— Je vais m'expliquer plus clairement. Faites-vous entre ma sœur et moi une bien grande différence?

— Mademoiselle...

— Ce n'est pas un compliment que je vous demande, mais votre opinion franchement exprimée.

— Cette opinion est telle que dans ma bouche la franchise et la flatterie emploieraient absolument le même langage.

— Vous êtes sincère? fit Zoé en rougissant.

— Je suis prêt, pour vous en convaincre, à vous énumérer toutes les raisons...

— C'est inutile, interrompit vivement Zoé; il me suffit que cela soit; la négociation sera plus facile et marchera plus vite.

— Quelle négociation?

— Je dois vous prévenir aussi qu'il y a entre ma sœur et moi une autre différence que vous ne savez peut-être pas: c'est que mon cœur est libre.

— Ah! votre cœur...

— Libre, parfaitement libre, monsieur, tandis que celui de la pauvre Hélène... Eh bien, dans ces conditions-là, je ne vois pas qu'il vous reste à faire la plus petite objection.

— A quoi, mademoiselle?

Zoé fit un mouvement d'impatience.

— A quoi?... à quoi? comment donc me faire mieux comprendre?... Vous êtes porteur d'une lettre de change, souscrite par mon père, un peu légèrement peut-être, et que ma sœur ne peut acquitter sans compromettre son bonheur: je vous demande si vous me trouvez bonne, vous me répondez oui; et je vous offre de payer à sa place.

— Plus je vous écoute, et moins j'y suis.

— C'est trop fort! Mais, monsieur, pourquoi tant de dissimulation?... Vous devez pourtant bien vous apercevoir que je suis au courant, que je sais tout!

— Ah! vous aussi, vous savez tout! s'écria Duplan; eh bien! mademoiselle, je ne vous quitte point, je



m'attache à vos pas, je vous fatiguerai de mes questions jusqu'à ce que vous m'ayez éclairci ce mystère; c'est bien le moins que je sache tout, moi aussi!

Ce fut au tour de Zoé de regarder Duplan avec stupeur.

— Ah! monsieur Maubray, que faut-il donc penser de vous!

— Maubray!... vous croyez, l'on croit ici que je suis Maubray?

— Jouant au milieu de gens désolés un rôle fort gai pour vous peut-être, mais assurément fort triste pour nous; une lettre de votre père nous avait prévenus de ce jeu auquel il eût été de bon goût de mettre fin plus tôt.

Une fois sur ce terrain, l'explication devait marcher et marcha rapidement.

Zoé prit Duplan par la main et le conduisit en courant jusqu'au salon.

Là, il fallut recommencer l'explication, et pour convaincre M. Dubourg, lui mettre sous les yeux un extrait mortuaire dressé par le capitaine du navire sur lequel Edmond s'était embarqué. Le digne négociant versa sur le fils de son ami quelques larmes adoucies par la pensée qu'il n'était plus obligé de signer le malheur de sa fille.

Hélène et Anatole avaient le cœur rempli de joie, mais, par bienséance, ils en laissaient déborder le moins possible sur leur physionomie.

Quant à la figure de Duplan, elle se rembrunissait à mesure que s'éclaircissait celle des deux jeunes gens.

— Est-ce que leur bonheur vous attriste? lui demanda Zoé.

— Oh! non, mademoiselle; mais si vous saviez ce qui s'est passé dans mon âme depuis qu'on me fait goûter ici les charmes de la plus touchante hospitalité!.. Non, le bonheur de mademoiselle Hélène ne m'attriste point; je regrette seulement que vous n'ayez plus à payer pour elle.

Zoé baissa ses grands yeux noirs; mais les relevant presque aussitôt:

— Pourquoi manquerais-je de franchise? répondit-elle; demeurez encore quelque temps avec nous, et... si mon père y consent, quand il vous connaîtra mieux... eh bien, je ne refuserai peut-être pas de payer pour moi.

MOLÉRI.

## LA MÉTAIRIE DES GENÊTS.

A MADemoiselle L. B.

A vous, mademoiselle, à vous cette simple histoire, modeste pervenche cueillie aux plus verts replis de mon cœur.

Trop agreste et trop dépourvue de charmes pour se croire digne de vous, qui êtes la plus délicate et la plus suave des fleurs humaines, elle ne redoute cependant pas votre dédain.

Car si vous êtes douée d'une grâce toute céleste, vous êtes aussi douée d'une divine bienveillance, et vous savez accueillir avec bonté ce qui est humble, timide et sans éclat.

Daignez donc l'accepter ainsi, cette pauvre pervenche, non pour vous en parer, mais pour l'embellir de votre poétique et doux reflet.

### I.

— Allons, Ysolette, à ton tour à monter sur Trotte-Menu.

— Pour ça, non, Mariannic, il n'y a pas cinq minutes que tu es dessus, et d'ailleurs je ne suis pas fatiguée encore.

— Je t'en prie, Ysolette!

— Oh! non... oh! non, Mariannic.

Mais, sans écouter les refus très-accentués d'Ysolette, Mariannic sauta à bas de son âne, saisit sa compagne à bras-le-corps, l'enleva comme une plume et la posa sur Trotte-Menu.

— Ah mais! fit-elle d'un air impérieux et vainqueur.

Ysolette voulut glisser à terre, mais Mariannic la tint ferme sur la selle.

— Pas moyen d'échapper, ma petite! Au reste, si tu t'avises de descendre, je te remonte et je t'attache: voilà!

— Vilaine Mariannic! féroce Mariannic!

Mariannic partit d'un franc éclat de rire. Ysolette voulut boudier, mais elle ne put pas en venir à bout, et finit par partager l'hilarité de sa compagne qu'elle embrassa gentiment. Cette gaieté soudaine et bruyante effraya quelques moineaux qui couraient allégrement sur le sable du chemin, et s'enfuirent en pépiançant dans les genêts en fleur.

Mariannic, Ysolette et Trotte-Menu continuèrent leur route sous les rayons dorés d'un soleil couchant qui animait magiquement les belles campagnes, de Quimper au bourg de Fouesnant. Mariannic était une grande et forte fille de vingt-deux ans, un peu rousse et marquée de la petite vérole, mais l'air résolu, franc et bon. Ysolette, au contraire, était si mignonne et si jolie avec ses grands yeux noirs expressifs, sa peau blanche et rosée, qu'on l'eût prise volontiers pour une jeune fille de la ville déguisée en paysanne. Quant à Trotte-Menu, — excellente bête, haute de trois pieds, robuste, patiente et point têtue, quoique d'origine bretonne, ce qui prouve qu'il y a de braves gens partout.

Bientôt on quitta le grand chemin pour prendre un délicieux sentier ombragé et serpentant entre deux belles marges de mousse diaprée de pâquerettes et de scorsonères. Trotte-Menu, sans y être sollicité par le frein, s'engagea dans ce sentier bien connu, tandis



que Mariannic s'arrêtait sur la lisière. La bonne fille ne riait plus ; elle était devenue toute pensive et toute triste.

— Eh bien ! lui cria Ysolette, qu'est-ce que tu fais là?... Viens donc !

Mariannic passa vivement la main sur ses yeux, et rejoignit sa compagne.

— Tiens ! reprit Ysolette, tu as les yeux tout rouges ! On dirait que tu as eu envie de pleurer ?

— Un peu, répondit Mariannic.

— Bon ! je devine... Encore le souvenir de ton cousin, je parie.

— C'est vrai, c'est plus fort que moi ; j'y pense toujours quand j'arrive à l'endroit où je l'ai quitté à son départ pour la grande ville de Paris. Il y a pourtant de cela plus de deux ans.

— Et voilà bien longtemps qu'il ne t'a écrit, le vilain !

— Il est peut-être bien malheureux, et n'ose pas me le dire.

— Ou très-riche, et il sera devenu fier.

— Fier, lui ! On voit bien que tu ne le connais pas, Ysolette ! Le meilleur garçon de la terre, le cœur sur la main ; avec ça de l'esprit, du talent...

— Ah, dame ! il paraît qu'il faisait de la bien belle peinture.

— Si belle, Ysolette, qu'on lui a conseillé d'aller à Paris, et qu'après la mort de son père, il a vendu le peu de bien qui lui revenait, et il est parti... Mais je t'ai déjà conté tout ça, petite.

— Pas mal souvent, dit malicieusement l'enfant. C'est égal, ça me fait toujours plaisir ; car, vois-tu, j'aime beaucoup ton cousin Gabriel sans le connaître.

A peine Ysolette eut-elle prononcé ces mots, qu'elle poussa un grand cri.

— Ah mon Dieu ! dit-elle... un mort !

— Un mort?... et où donc ?

— Là ! là !

Mariannic jeta les yeux dans la direction indiquée, et vit en effet, sur un des tertres verdoyants qui encaissaient le sentier, un jeune homme étendu, pâle et sans mouvement ; il était vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon de toile grise ; un petit paquet et un bâton gisaient à ses pieds. En un bond Mariannic fut auprès de l'inconnu ; elle se pencha sur lui et aussitôt elle tressaillit ; une violente émotion agitait son visage.

— Gabriel ! c'est Gabriel ! s'écria-t-elle avec douleur.

Ysolette, à ce nom, s'élança à terre ; Trotte-Menu, l'intelligent animal, s'arrêta tout court et brouta paisiblement l'herbe fleurie.

Les deux Bretonnes s'empressèrent à l'envi autour du jeune homme, dont la belle figure était à demi couverte de longues mèches de cheveux blond cendré qu'elles écartèrent. D'abord elles crurent qu'il n'était qu'endormi ; mais elles ne tardèrent point à se convaincre qu'il était évanoui. Agenouillées sur l'herbe, elles s'efforcèrent de le rappeler à la vie, Ysolette en

pressant de ses petites mains moites les mains glacées de Gabriel, Mariannic en humectant son front avec un mouchoir trempé dans un ruisseau voisin. Leurs efforts furent suivis de succès : le jeune homme rouvrit les yeux, il proféra quelques mots mal articulés ; ces sons devinrent de plus en plus saisissables ; enfin il murmura distinctement :

— J'ai faim !

A ces mots, Mariannic et Ysolette se regardèrent avec stupéfaction : elles craignaient avoir mal entendu.

— J'ai faim ! répéta Gabriel sans avoir conscience de ce qu'il disait.

Deux ruisseaux de larmes jaillirent simultanément des yeux des deux paysannes.

— Le malheureux ! s'écria Ysolette, il sera tombé de fatigue et de besoin.

Mariannic s'était levée sans prononcer un seul mot ; elle avait arraché un panier qui pendait sur le devant de la selle de Trotte-Menu, et déjà elle présentait aux lèvres décolorées de Gabriel de petites crêpes, restant de leur provision du matin. Gabriel parut se ranimer fortement à l'odeur savoureuse de ces crêpes bretonnes ; il les dévora sans regarder la main qui les lui offrait, et, à mesure qu'il les dévorait, le sang revenait à ses joues, et l'intelligence s'allumait dans ses yeux. A la dernière crêpe, — mais seulement à la dernière, — le pauvre garçon regarda Mariannic en face et la reconnut.

— Ma cousine, exclama-t-il, ma chère cousine Mariannic !

Il laissa tomber de joie le morceau de crêpe qu'il tenait entre ses dents ; mais il est vrai de dire qu'il le ramassa presque aussitôt et n'en fit qu'une bouchée.

— Eh ! oui, c'est moi ! répondit Mariannic, qui pouvait à peine parler tant son cœur battait fort. C'est moi, votre cousine, votre amie, moi qui ai tant eu de chagrin quand vous avez quitté le pays, et qui suis bien contente, oh ! bien contente de vous revoir... Mais voilà que vous étouffez à présent. Allons, vite, gourmand, buvez-moi ça !

Gabriel avala tout d'un trait un gobelet rempli d'eau que Mariannic avait été puiser au plus clair d'un ruisseau.

— Ah ! fit alors le jeune homme en respirant à pleine poitrine, ça va bien mieux maintenant ! Dieu ! les bonnes crêpes !

Il promena le bout de sa langue sur ses lèvres, tout imprégnées encore d'un succulent parfum.

— Vous en mangeriez bien d'autres, n'est-ce pas, monsieur Gabriel ? dit alors Ysolette de sa voix argentine.

— Oh ! certainement, répondit-il avec vivacité.

En même temps il tourna la tête du côté de la jeune personne, qu'il n'avait pas encore remarquée. Sa malade et belle physionomie refléta un naïf mélange de surprise et d'admiration. Se tournant alors vers sa cousine, il l'interrogea du regard :



— C'est Ysolette, répondit Mariannic, la fille de Maugueron, le pêcheur de Douarnenez, le vieil ami de mon père. Le bonhomme Maugueron est mort il y a plus d'un an; Ysolette restait orpheline, je l'ai prise avec moi, et je n'en suis pas fâchée, car elle est aussi bonne qu'elle est jolie, la chère enfant!

— Alors elle doit être joliment bonne! repartit en souriant Gabriel; bonne comme vous, Mariannic!

Ysolette devint rouge comme un coquelicot; Mariannic pressa robustement les mains du jeune homme et reprit :

— Maintenant, cousin, nous gagnerons le village, si vous voulez bien. Vous monterez sur Trotte-Menu, et, une fois dans notre métairie, nous verrons à vous remettre le cœur tout à fait. Puis, quand il sera bien remis, vous nous conterez comment il se fait...

— Que vous m'avez trouvé là évanoui? interrompit Gabriel, dont le front se chargea d'un nuage. Oui, je vous dirai cela; c'est une triste histoire, allez!

Il se leva. Il allait refuser de monter à âne; mais il se sentit si faible, qu'il mit de côté toute cérémonie. Et l'on chemina doucement le long des sentiers, à travers coteaux et vallons, jusqu'au bourg de Fouesnant, qui se cache comme un nid d'oiseau dans les verts ombrages, à peu de distance de la mer.

À la vue des beaux sites qu'il avait tant parcourus et tant aimés autrefois, Gabriel éprouvait une vive émotion; mais, en apercevant le bourg, il frémit de plaisir; une larme roula sous sa paupière; il se découvrit et dit avec tendresse :

— Salut, ô mon doux village! toi que je n'aurais jamais dû quitter. Ton heureux et tranquille aspect sourit à mon cœur fatigué de tourments et de misères.

Ah! laisse-moi reposer un peu au sein de la verdure, ô mon doux village! car j'ai bien souffert depuis deux ans que je suis loin de toi!

Mariannic et Ysolette entendirent cette allocution, poétique élan d'un noble cœur éprouvé; elles portèrent sur Gabriel un regard admiratif et sympathique.

La métairie de Mariannic était située à l'entrée du bourg. On la nommait la Métairie des Genêts, parce qu'elle reposait à l'ombre d'une belle ceinture de ces arbustes.

On y arriva bientôt.

## II.

L'air des campagnes natales a toujours une heureuse influence sur les organisations délicates et sensibles. Il n'est pas de peine, si tenace qu'elle soit, qui ne se dissipe en partie au souffle salubre des brises du pays.

Gabriel ne tarda pas à ressentir cet effet rassérénant. Ses forces épuisées lui revinrent magiquement. Il parcourut avec joie, presque avec délire, son bourg chéri, où à chaque pas il rencontra un visage ami. Il bondit comme un chevreau à travers la métairie hospitalière;

il mangea comme un ogre le souper rustique. En un mot, il fut follement heureux, comme il arrive quand on a longtemps été sevré de tout bonheur. Mariannic se montrait si bonne et si empressée, Ysolette si vive et de si belle humeur! Aussi, lorsqu'à la nuit tombée, assis entre les deux jeunes filles sur un banc de bois à la porte de la chaumière, on lui demanda de raconter son histoire :

— Ah! dit-il, j'avais déjà oublié mes ennuis passés!

Un sourire épanoui sur ses lèvres disparut aussitôt, et il reprit d'un air pensif :

— Vous le voulez? eh bien, je vous obéis.

Vous vous rappelez sans doute, Mariannic, ce qui a déterminé mon départ pour Paris? Vous savez qu'après avoir reçu au collège de Quimper plus d'instruction qu'il ne convenait pour l'état que je devais embrasser, je me pris de goût aux arts, et particulièrement à la peinture. Un vieux professeur de dessin, qui me témoignait beaucoup d'affection, m'avait enseigné à me servir de la palette et des pinceaux, et je peignais avec ardeur; déjà même je rêvais la carrière des arts, une carrière qu'on ne connaît guère au village, une carrière douce et charmante en apparence, mais âpre et laborieuse en réalité. Je la rêvais, dis-je, hélas! c'est un peu la folie de tous les jeunes gens instruits qui n'envisagent la vie que sous son côté brillant et superficiel.

Mon père, riche fermier alors, me rappela à sa ferme et me confia le soin de surveiller les travaux. J'aimais mon père, et je me soumis à ses ordres. Mais mes occupations, si simples et si faciles qu'elles fussent, me dégoûtaient et me fatiguaient profondément. À peine avais-je un instant de liberté, que je courais me blottir dans un grenier de notre maisonnette, dont j'avais fait un atelier de peinture. Là, palette et pinceaux en mains, je me livrais à de petites compositions que je pris bientôt pour de véritables chefs-d'œuvre.

— Et c'était bien joli, tout de même, s'écria Mariannic avec enthousiasme. Vous m'en avez donné un, de ces chefs-d'œuvre. Ah dame! c'est que j'y tiens comme à la prune de mes yeux!

— Il faudra bien que j'en aie aussi un, moi! dit Ysolette en ouvrant ses grands yeux noirs d'un air suppliant.

— J'ai fait serment de ne plus jamais peindre, répondit Gabriel en souriant avec mélancolie.

— Ah! vraiment! fit Ysolette toute contristée. Quel dommage!

Gabriel continua :

— Une circonstance vint me confirmer dans ma vaine présomption au sujet de mon talent. Je rencontrai un jour, sur le bord de la mer, un peintre, — un grand peintre, qui étudiait un effet de l'Océan. Je parvins à l'amener jusqu'à mon réduit d'artiste, où il vit mes pauvres ébauches. L'imprudent! il me complimenta, il me donna de bienveillants conseils. Je pris ses éloges au pied de la lettre; mon cœur en tressaillit,



et ma tête s'exalta; je me crus prédestiné pour la gloire. Dès lors je négligeai la surveillance des travaux de la ferme pour redoubler d'ardeur à l'étude de la peinture. Une pensée soudaine, persistante, tyrannique, s'empara de mon âme : aller à Paris. J'avais entendu dire que le talent y était toujours consacré, honoré, enrichi, et je ne doutais pas que je ne dusse réussir rapidement. Folles illusions, qu'êtes-vous devenues !

Ce fut au milieu de ces dispositions de mon esprit que je vis tout à coup mon père succomber au chagrin d'avoir été ruiné par la banqueroute d'un vieil ami, pour lequel il s'était inconsidérément engagé. Je pleurai amèrement la mort de mon pauvre père ; quant à la perte de mon patrimoine, j'étais trop désintéressé pour en être frappé. Notre ferme fut vendue, les dettes furent liquidées, et quinze cents francs à peine furent mon héritage. Quinze cents francs ! c'était un bien pauvre pécule ! Mais n'avais-je pas vingt ans ? ne me croyais-je pas du génie ? et cette somme n'était-elle pas plus que suffisante pour que je pusse gagner Paris et y vivre quelques mois en attendant la fortune et la gloire ?

Je partis donc, le sac sur le dos et le bâton à la main. Je me souviens, Mariannic, que vous et quelques amis me fîtes la conduite jusqu'à la route. Mon cœur se serra en vous quittant ; mais trop de belles espérances me souriaient en voltigeant devant mes pas, pour que je ressentisse longtemps le regret de ce que je laissais derrière moi. J'arrivai dans la capitale, — une grande ville radieuse et sombre à la fois, pleine d'opulence et de misère profonde, — et je m'y installai fort mal moyennant beaucoup d'argent. Déjà la couronne de mes chimères se détachait un peu de mon front.

Mon premier soin fut de rendre visite au grand peintre qui m'avait encouragé de ses éloges. Il me reçut avec bonté ; toutefois, en apprenant que j'étais venu à Paris pour tenter la carrière des arts, il prit un air sérieux et me déclara que, s'il avait pu prévoir que ses encouragements m'eussent inspiré l'idée funeste de devenir peintre, il se serait bien gardé de me les adresser. Il me traça alors un sinistre tableau de la vie d'artiste, et termina en m'engageant à retourner au pays. C'était là une première déception ; elle fut affreuse : mon cœur se déchira et je fondis en larmes. Abattu, terrifié, j'eus d'abord l'envie de suivre le conseil de la prudence, mais je ne sais quelle suggestion perfide de mon orgueil paralysa cette résolution. Je m'écriai bientôt avec énergie en saisissant mes pinceaux : « Non, je ne partirai pas ! je deviendrai illustre aussi, dussé-je abrégé ma vie à force de travail ! » Et je me mis à l'œuvre avec une sorte d'acharnement. Levé avec l'aube, je ne me couchais que fort tard dans la nuit, sans cesse cloué devant mon chevalet et ma table à dessiner, sans cesse combattu entre le découragement et l'espoir, jugeant parfois ma peinture estimable, mais souvent aussi la trouvant odieuse, et foulant aux pieds le lendemain ce que j'avais accompli la veille avec mille efforts. En présence des admirables productions de l'art ancien

et de l'art moderne, dont Paris abonde, je commençais à reconnaître toute ma faiblesse et toute mon ignorance, et je comprenais enfin qu'il me faudrait de longues années d'application pour arriver à tirer de ma palette d'honorables moyens d'existence. Mais, hélas ! mes faibles ressources ne diminuaient-elles pas de jour en jour à vue d'œil, malgré la stricte économie que j'apportais dans mes dépenses ? et ne fallait-il pas que je songeasse à les renouveler bientôt ? En effet, après un an environ, que me restait-il de mes quinze cents francs ? Rien, ou presque rien. L'avenir s'assombrissait terriblement, et je voyais en frissonnant s'approcher la misère.

La misère ! ah ! vous n'avez pas l'idée de la misère à Paris ! Ce n'est pas à Paris comme en vos campagnes, où le pauvre qui a faim vient en passant s'asseoir à la table des chaumières ; on l'y reçoit de bon cœur, et il laisse à son départ une bénédiction pour remerciement.

La misère, à Paris, s'entasse tristement dans des dépôts de mendicité, ou bien elle se cache avec pudeur en d'affreux réduits, où la faim lui dévore les entrailles. Dans ce dernier cas, on languit, on meurt dans l'ombre, fièrement, en cachant son affreuse détresse, et nul ne se doute que vous succombez d'inanition. Noble et navrant orgueil ! ! ! !

J'en fus bientôt réduit à l'extrémité. Pas un de mes tableaux ne se vendait ; car, pour être acheté, il faut qu'un tableau, bon ou mauvais, soit signé d'un nom connu ; et je n'avais point de réputation. En vain, poussé par la nécessité, allais-je moi-même proposer mes œuvres au plus vil prix : nul n'en voulait, ou bien on m'en offrait à peine la modique somme que j'avais dépensée. C'était poignant ! Et je rentrais chez moi, la rage au cœur, avec une ardente tentation de tout briser dans mon atelier, d'anéantir jusqu'au dernier vestige de mes ingrates études. Mais je n'en avais pas la force, la colère faisait bientôt place à la mélancolie ; je contemplais avec une douloureuse tristesse toutes mes infructueuses compositions ; elles me semblaient empreintes de grâce et de sentiment, et je sentais que je les aimais, ces pauvres dédaignées, de tout le chagrin qu'elles me causaient. Ah ! je le dis avec sincérité, elles méritaient un meilleur accueil ; car si elles n'étaient pas le fruit d'un talent consommé, elles étaient du moins l'œuvre d'un talent patient, laborieux et déjà même habile...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Ysolette touchée jusqu'au fond du cœur, comme j'aurais donc voulu vous connaître et être riche, bien riche ! je vous aurais acheté tout ça aussi cher que vous auriez voulu.

— Et moi, dit Mariannic avec un accent expressif, que n'étais-je près de vous, cousin, pour vous encourager, pour vous consoler, pour partager avec vous mon petit revenu ! Peut-être qu'après vous auriez pu faire fortune.

Gabriel leur prit les mains qu'il pressa tendrement dans les siennes, et continua :



— Je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer dans ma détresse une jolie protectrice comme vous l'eussiez été, Ysolette, ni une amie dévouée comme vous n'eussiez pas manqué de l'être, Mariannic. Aussi je me vis contraint d'abandonner mon petit logement d'artiste avec son modeste atelier, et de me réfugier dans une horrible mansarde. Alors commença pour moi une de ces existences sombres et désolées où le corps s'use aux privations et aux souffrances de chaque jour, où l'âme s'abat et se flétrit sous le découragement et l'anathème, où les spectres du froid et de la faim se dressent à votre chevet maudit et vous conseillent le suicide. Je passai un hiver presque sans feu et un été presque sans pain, cachant ma misère à tous les yeux, et résolu de mourir en silence sur mon grabat solitaire.

Je n'eus pas le courage d'attendre, et, un matin, je me levai, avec la ferme intention d'en finir avec la vie. Ne voulant rien laisser après moi de moi-même sur la terre, je brûlai toutes mes toiles peintes accrochées aux parois nues de mon grenier; ce ne fut pas sans un affreux serrement de cœur. Le soir, je me dirigeai vers la rivière, et, m'élançant par dessus le parapet d'un pont, je me jetai à l'eau... Je perdis connaissance... Quand je repris mes sens, j'étais couché dans un hôpital, en proie aux souffrances aiguës d'une fièvre cérébrale. Il me fallut plusieurs mois pour me rétablir; ma convalescence fut longue; mais, je l'avoue, je la trouvai pleine de charmes. J'avais été jusque-là tant tourmenté, qu'il me fallait peu de chose pour me rendre heureux: du repos et des rêves, c'en était assez. Aussi, avec quelle intime volupté je savourais mon tranquille bien-être d'hôpital! Oublieux des ennuis passés, je ne songeais à l'avenir que pour l'embellir des plus riantes images. Une pensée surtout s'était emparée de mon cœur, et le caressait ineffablement: revoir mon village! L'aspect de la verdure des arbres me retraçait ses délicieux ombrages; le souffle frais du matin me rappelait ses brises de mer vivifiantes; en un mot, tout me ramenait en idée à ce beau coin de terre de ma Bretagne, où désormais je voulais aller vivre et mourir.

En effet, un jour je quittai l'hôpital, et le même jour je me mis en marche. J'étais riche: j'avais dix francs qu'un pauvre compagnon de chambre, à qui je contais mes rêves de convalescent, m'avait légués à son lit de mort, pour m'aider à faire le voyage. C'était tout ce qu'il possédait, le brave jeune homme! Dix francs pour franchir cent cinquante lieues! Je serais parti avec rien! Pour simplifier mes dépenses, j'avisai un excellent expédient: je marchai la nuit et je dormis le jour. Un tapis d'herbe à l'ombre me servait de lit; cela ne me coûtait qu'un peu de courbature. De la sorte, je franchis une grande distance, et je n'étais plus qu'à vingt lieues d'ici lorsque je m'aperçus que de mes dix francs il ne me restait plus une obole. Pour cette fois, je marchai nuit et jour, sans manger, sans me reposer, redoublant d'ardeur à mesure que j'avancais. Mais voilà

que tout à coup je sens mes forces m'abandonner, je m'assois sur le bord du chemin, une vague défaillance s'empare de mon estomac, mes yeux se troublent, ma tête se penche, et je m'évanouis...

— Deux fées de mon village, reprit-il en souriant, vinrent me porter secours, et... vous savez le reste.

Mariannic et Ysolette avaient de grosses larmes le long des joues.

Cette triste élégie d'une vie d'artiste, racontée avec un sentiment vrai qui la rendait plus touchante encore, avait profondément ému ces deux naïves filles des campagnes. Il y avait à la fois de l'admiration et de l'attendrissement dans ce qu'elles éprouvaient pour ce pauvre jeune homme si laborieux et si durement éprouvé.

— Ah! cousin, disait l'une, vous ne quitterez plus Fouesnant, n'est-ce pas?... vous me le promettez?

— Votre Paris, reprenait l'autre, est une vilaine ville que je déteste, et nous ne souffrirons pas que vous y retourniez!

— Je doute fort que la capitale me revoie jamais, répondait Gabriel, dont le cœur se dilatait d'aise à la vue de cette franche sympathie qu'on lui témoignait. Je vais chercher à m'occuper au pays, dussé-je me mettre à labourer la terre!

— Bon! j'ai ce qu'il vous faut, s'écria joyeusement Mariannic.

— Quoi donc? quoi donc? demandèrent à la fois Ysolette et Gabriel.

— Mais à demain les affaires sérieuses! répondit doctoralement Mariannic.

Les deux paysannes rentrèrent dans leur chaumière, Gabriel alla coucher chez une vieille voisine amie de sa famille.

Est-il besoin d'ajouter que Mariannic et Ysolette ne s'endormirent que fort tard dans la nuit, et qu'elles parlèrent beaucoup de Gabriel?

Quant à Gabriel, il rêva un peu de la bonne Mariannic et un peu plus de la jolie Ysolette.

### III.

Le lendemain, quand Gabriel revint à la métairie des Genêts, il ne trouva qu'Ysolette. Elle tenait à la main une brosse qu'elle passait et repassait avec soin sur un chapeau de feutre à larges bords relevés en ourlets, comme on les porte en Cornouaille. Il remarqua qu'une belle veste bretonne bleu de ciel à ganses écarlates était étalée sur le lit.

— Est-ce que vous allez vous déguiser en gars, Ysolette? lui dit-il.

— Eh! non, répondit la jeune fille d'un air malin. Ne reconnaissez-vous donc pas?...

— Ces effets?... ma foi, non!

— Ce sont pourtant les vôtres, Gabriel. Vous ne vous souvenez donc plus qu'en partant pour Paris vous n'avez pas voulu vous en charger et vous les avez don-



nés à Mariannic en lui disant : — Pour votre futur mari, cousine. Mariannic ne s'est point mariée, et elle vous les rend ; ça vaudra toujours mieux que votre blouse déchirée et votre vilaine casquette. Ainsi donc, vite, mettez ça.

— Volontiers ! répondit Gabriel, éprouvant une joie ingénue à revoir ses vêtements cornouaillais.

Il jeta sa casquette, retira sa blouse. Ysolette, avec un comique empressement, l'aïda à endosser la veste rustique, et lui posa coquettement le chapeau sur l'oreille ; puis elle recula de trois pas pour mieux juger de l'ensemble.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle avec enthousiasme en frappant dans ses mains ; vous êtes tout à fait gentil ! Quand Mariannic vous verra...

— Elle dira comme toi, Ysolette : Gabriel est à merveille ainsi !

Mariannic s'était arrêtée sur le seuil de la chaumière, et restait en contemplation devant son cousin ; il y avait dans son regard une expression indéfinissable.

Gabriel alla gaiement au-devant d'elle et l'embrassa au front ; elle tressaillit.

— Et maintenant, dit-il, il ne me manque plus que d'être occupé au village ou aux champs. Vous m'avez dit hier, bonne cousine, que vous aviez mon affaire, je compte que vous me direz ce matin ce dont il s'agit.

— D'abord il s'agit de vous reposer pendant quelques jours. Après...

— Eh bien ?

— Après, vous choisirez, cousin : ou bien vous resterez avec nous pour nous aider à conduire notre petite métairie des Genêts, ou vous entrerez chez le père Coétivy, l'adjoint de la commune, le plus gros fermier de l'endroit, comme vous savez. Je viens de le rencontrer, et il m'a dit qu'il serait content de vous avoir pour surveiller les travaux de sa ferme.

— Convenu ! j'entrerai chez le père Coétivy, répondit Gabriel. Merci, cousine Mariannic.

— Ainsi, vous ne voulez pas rester avec nous, dirent à la fois les deux Bretonnes d'un air peiné.

— Pour vous être à charge ! oh ! non, votre gentille métairie des Genêts ne saurait avoir besoin de mes soins ; autrement, vous le savez bien, je me mettrais tout de suite à votre service ; j'y serais si heureux !

Mariannic insista, mais Gabriel lui prouva loyalement qu'elle n'avait pas besoin de lui.

— Placé chez le père Coétivy, ajouta-t-il, je ne quitte pas mon village, et je verrai tous les jours mes seules affections désormais : Mariannic et Ysolette ! Que puis-je demander de plus, à moins d'être parfaitement déraisonnable ?

Il y avait dans l'accentuation de Gabriel je ne sais quoi de tendre et de gracieux qui va droit au cœur. C'était, au reste, un charmant jeune homme que Gabriel : enthousiaste et raisonnable, expressif et réservé, plein des plus diverses et des plus excellentes qualités. Autant il avait mis d'ardeur à s'élancer à tire-

d'aile dans la voie périlleuse des arts, autant il mettait de calme et de résignation à revenir vers son modeste point de départ. Il en agissait ainsi noblement, sans regret comme sans fierté, et son renoncement ne lui paraissait nullement héroïque. Peintre, il avait échoué dans le court temps d'essai que lui permettaient ses faibles ressources : la nécessité ne lui faisait-elle pas un devoir de demander sa vie à de plus humbles occupations ? Et d'ailleurs, n'était-il pas heureux d'avoir trouvé au pays deux jeunes paysannes qui lui ouvraient fraternellement leur cœur, et qui lui offraient avec largesse une affection dont il avait toujours été sevré à Paris ? Il est si bon d'être aimé ! Il est si bon aussi d'aimer ! Gabriel aimait bien sincèrement Mariannic depuis l'enfance, et il sentait qu'il n'aimait pas moins Ysolette depuis la veille : seulement il entrevoyait déjà entre les sentiments qu'il éprouvait pour l'une et pour l'autre une différence sensible : Mariannic lui était chère comme une sœur, mais Ysolette, oh ! Ysolette... Il y a des sympathies plus vives que l'amitié, et qui naissent parfois d'un premier regard, d'un premier sourire.

Gabriel, avant d'entrer au service du père Coétivy, profita de quelques jours d'indépendance ; il les employa à se promener dans les *coulées* ombreuses du parc, ou à voguer en bateau sur la vaste baie de la forêt. Mariannic, souvent occupée des travaux de sa métairie, ne pouvait l'accompagner toujours, et c'était à Ysolette qu'était le plus ordinairement dévolu le soin de faire au jeune homme les honneurs des champs, des bois et de l'Océan. Ysolette, brune, vive, spirituelle, et Gabriel, blond, sentimental, éloquent, formaient un de ces contrastes délicieux, comme on en rencontre bien rarement au village depuis que le temps des Estelle et des Némorin s'est à jamais enfui. Les paysans des bourgs voisins les prenaient pour de nouveaux époux ou de jeunes promis, et leur disaient en les saluant : — Bonheur à vous dans le mariage, amis, bonheur à vous ! Et, toutes les fois qu'ils étaient salués ainsi, Ysolette rougissait malgré elle, et Gabriel souriait en regardant la jeune fille, qui disait quelquefois :

— Sont-ils singuliers, de nous prendre pour ce que nous ne sommes pas !

— Est-ce que cela vous fâche, Ysolette ?

— Au contraire ! répondait-elle avec une naïve vivacité.

Cette idylle en action avait les plus doux charmes pour Gabriel, que le séjour de la grande ville n'avait nullement dégoûté des impressions champêtres, des rustiques habitudes.

Après quelques jours de cette vie indépendante passée à courir capricieusement à travers collines et vallées avec la plus jolie compagne de toute la Cornouaille, Gabriel se mit à la disposition du père Coétivy. Il devint son *factotum* moyennant une faible rétribution, car notre riche fermier était un avare ren-



forcé, et il ne lui fallait rien moins que les fréquents accès de goutte auxquels il était en butte, pour qu'il chargeât un autre que lui-même de surveiller ses établissements agricoles. Gabriel ne songeait pas à se plaindre de l'extrême modicité de son salaire; tout au contraire, il se croyait devenu le plus heureux des hommes. Tantôt à pied, tantôt à cheval, il parcourait le pays, allant d'une métairie à une autre métairie, d'un pré verdoyant à un champ de sarrasin, d'une épaisse futaie à une zone d'ajoncs, retrem pant ainsi sa santé débile à l'air vif et pur des sites agrestes et maritimes de la côte. Il lui arrivait quelquefois de rencontrer sur son chemin Mariannic ou Ysolette, — Ysolette plus souvent que Mariannic, toujours par hasard, — et cela suffisait pour l'entretenir en belle humeur tout le reste de la journée. Le soir, il allait passer quelques heures avec ses deux amies; on s'asseyait sur l'herbe fleurie du verger, et Gabriel racontait alors mainte petite anecdote de sa vie parisienne, qui ne manquait pas d'exciter un vif intérêt, car Gabriel, rendons-lui cette justice, racontait en perfection, et volontiers se rait-on resté toute une nuit à l'écouter.

Cependant il sembla bientôt que tout ce simple et frais bonheur de village commençait à se dissiper sous un souffle mystérieux et funeste. Mariannic devint triste et morose; on la surprenait avec des larmes dans les yeux; il lui arrivait parfois de repousser brutalement Ysolette quand celle-ci accourait pour l'embrasser. Puis, par un retour aussi subit que bizarre, elle la serrait sur son cœur à la briser.

C'était facile à voir : Mariannic n'était plus heureuse, elle souffrait en secret. Mais quelle pouvait être la nature de sa souffrance? En vain Gabriel l'interrogeait-il avec tendresse; elle s'obstinait à répondre qu'elle n'avait aucun motif de chagrin. Et cependant, de jour en jour, le progrès sensible d'une douleur qui la minait se décelait sur son visage par d'alarmants indices. Sa bonne figure, ordinairement rouge, se couvrait d'une pâleur morbide; sa grande taille, droite et robuste, s'affaïssait tristement; sa voix s'était empreinte de gravité, et rarement le sourire venait il effleurer ses grosses lèvres toutes chargées d'une affectueuse bonté.

Un jour qu'elle sarclait avec Ysolette les mauvaises herbes d'un champ, elle aperçut au loin Gabriel qui descendait un coteau; elle le suivit des yeux pendant quelques minutes sans avertir sa compagne. Mais tout à coup Ysolette aperçut le jeune homme, et s'écria avec une joie enfantine :

— Gabriel! voilà Gabriel là-bas! regarde donc, Mariannic!

Mariannic tressaillit douloureusement, comme si on l'arrachait avec violence à un spectacle dont elle était heureuse de profiter seule.

— Gabriel!... Gabriel!... répliqua-t-elle durement. Eh! que vous fait Gabriel? Si vous prêtiez plus d'atten-

tion à votre besogne, vous ne verriez pas le premier venu qui passe!

A cette rude apostrophe, Ysolette rougit et demeura tout interdite; elle regarda Mariannic avec stupéfaction, et fut effrayée de la sombre expression de sa physionomie. Alors elle se remit tranquillement à l'ouvrage; mais le battement mal contenu de son sein et les pleurs silencieux qui ruisselaient de ses joues révélaient assez l'oppression de son cœur. Elle sentit bientôt deux mains s'appuyer sur sa tête et la renverser en arrière; puis elle vit Mariannic se pencher et l'embrasser avec effusion.

— Pardonne-moi, pauvre Ysolette! dit-elle d'une voix entrecoupée; pardonne-moi, pauvre chère petite! Je suis bien méchante, n'est-ce pas? Oh! si tu savais comme je souffre!

Et en disant cela, elle enleva la jolie enfant, et la pressa sur son cœur avec force. Ysolette avait aussitôt essuyé ses larmes.

— Je ne t'en veux pas, Mariannic, oh! pas du tout, je t'assure. Seulement, si tu es affligée, pourquoi ne pas me confier tes peines? ça soulage. Qui sait? Gabriel et moi nous saurions peut-être te consoler.

Trop jeune et trop naïve pour être bien pénétrante, Ysolette ne devinait pas qu'en parlant de Gabriel avec cette douce familiarité elle ravivait les plaies de sa compagne. Mariannic la remit à terre, et lui répondit avec mélancolie :

— Il y a des moments comme ça dans la vie, chère enfant : on n'a pas sujet de souffrir, et l'on n'est pas heureux; on a envie de pleurer, et l'on ne sait dire pourquoi. Peut-être que plus tard tu connaîtras ces petits chagrins tout vagues. Mais, va, je ne te les souhaite pas.

Elles se remirent à sarcler. Vers le soir elles retournèrent au village; mais arrivées au bord d'un ruisseau d'une limpidité cristalline, elles se penchèrent pour y tremper leurs mains. Leurs images s'y réfléchirent avec une netteté parfaite. Pour la première fois peut-être, Mariannic fit attention à son visage ainsi reflété à côté du joli minois d'Ysolette. Hélas! elle se trouva bien laide; son cœur se serra, et ce fut par une sorte de mouvement convulsif qu'elle agita l'onde avec ses deux mains pour échapper à cette navrante vision du mirage.

Depuis ce temps, Mariannic se sentit à l'âme une irritation constante, un découragement inexprimable. Elle s'observait toutefois pour réprimer, dès leur origine, ses durs accès d'humeur; mais il était facile de remarquer l'altération de ses traits lorsque Gabriel et Ysolette couraient et jouaient ensemble comme de jeunes chevreux. Si parfois la robuste fille ne pouvait résister au débordement de son cœur irrité, alors elle s'enfuyait brusquement, laissant les deux joueurs impitoyables fort étonnés de sa disparition.

Un dimanche que tous trois revenaient du pardon d'un bourg voisin, Mariannic disparut tout à coup au



détour d'un sentier. Ysolette et Gabriel la cherchèrent de çà et de là sans la découvrir. Les champs étaient coupés de haies et de taillis qui permettaient de se dérober facilement.

— Ah çà ! mais qu'est-ce que cela veut dire, et pourquoi nous abandonne-t-elle ainsi ?

— Le fait est, dit Gabriel, qu'elle devient d'une bizarrerie extraordinaire... Enfin, continuons notre chemin et ne cherchons pas à la deviner, puisqu'elle semble ne pas le vouloir.

Et ils reprirent leur marche vers Fouesnant, un peu préoccupés d'abord de cette escapade, mais insensiblement ramenés au sentiment intime qui les rattachait l'un à l'autre.

La fatigue les obligea bientôt à s'asseoir sur un terre moussu et fleuri, au pied d'une haie d'aubépine ombragée de grands chênes. Cet endroit était tranquille et solitaire ; le murmure des feuilles et le chant des oiseaux en troublaient seuls le silence ; la campagne veloutée au reflet d'un soleil incliné sur l'horizon, l'air chargé de tièdes et aromatiques senteurs, toutes ces suaves harmonies de la nature ne pouvaient manquer d'inspirer à l'âme cette douce poésie d'amour, la plus délicieuse de toutes les poésies de ce monde. Après un moment de silence :

— Si jamais je reprends les pinceaux, Ysolette, dit Gabriel, ce sera pour faire votre portrait.

— Mon portrait ? s'écria la jeune Bretonne. Quoi ! vous feriez mon portrait ? Oh ! quel plaisir !

Et elle joignit les mains d'un air ingénument suppliant.

Gabriel les lui prit doucement dans les siennes.

— Ce sera à une condition, Ysolette, ajouta-t-il.

— Laquelle ? J'y consens d'avance, dit-elle étourdiement.

— Prenez garde, imprudente !

— Vous me faites peur ! Voyons, parlez vite !

— C'est que vous me promettiez d'aimer !... oh ! mais de tout votre cœur !... une personne que je vous nommerai.

Ysolette prit un air réfléchi.

— Oh ! oh ! dit-elle, est-ce qu'on fait jamais de ces promesses-là sans savoir ?...

Gabriel l'interrompit et lui dit avec une expressive tendresse :

— Curieuse ! j'ai mes raisons pour tenir votre parole avant de vous révéler le nom. Si je vous le disais, je craindrais d'être refusé tout net.

— Bah ! dites toujours !...

— Vous ne devinez pas ?

— Mon Dieu ! pas du tout.

— Eh bien !... c'est moi, Ysolette.

A ces simples paroles, auxquelles elle s'attendait sans aucun doute, la jeune Cornouaillaise sembla cependant comme frappée d'une commotion électrique ; elle pâlit et rougit tour à tour, et ne sut que répondre.

— Moi, reprit Gabriel en s'animant, qui vous aime

depuis le premier moment que je vous ai vue sur le chemin de Fouesnant ! moi qui ne trouve sans doute ma vie si heureuse au pays que parce que vous êtes là, près de nous, et que je vous vois, et que je vous entends tous les jours, et que vous animez magiquement à mes yeux tout ce qui m'entoure, village, coteaux et vallons ! moi enfin qui, pour me fixer plus que jamais en ces lieux, ne demanderais qu'une chose : qu'Ysolette m'aimât et devint ma femme, ma bonne petite femme !...

C'était là une déclaration dans les règles, avec cette particularité fort rare qu'elle était aussi vivement sentie que bien débitée. Quelques oiseaux, blottis dans la haie, s'enfuirent à tire-d'aile, comme s'ils eussent été effarouchés par le ton passionné de Gabriel. Ysolette, elle, ne s'enfuit pas, mais elle demeura toute joyeuse, toute troublée, sans répondre encore.

— Eh quoi ! vous ne dites rien ? reprit Gabriel.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit Ysolette d'un air un peu sournois : je vous écoute avec... plaisir. Voilà tout ce que je sais.

— Ne savez-vous pas encore si je suis payé de retour, Ysolette ?

— Oh ! pour ça, j'en ai bien peur !

— Et ne seriez-vous pas contente que Gabriel devint votre mari ?

— Bien contente ! c'est-à-dire si Mariannic y consent, car elle me sert de mère en même temps que d'amie, cette chère Mariannic !

— C'est juste ! et j'irai bientôt lui demander votre main, n'est-ce pas ?

— Quand vous voudrez... Ah ! mais j'y songe, reprit-elle en posant gravement le doigt sur ses lèvres.

— A quoi donc ?

— Il me semble que pour se mettre en ménage, il faut un petit avoir, un champ, une métairie, quelque chose enfin. Eh bien ! nous ne possédons rien ni l'un ni l'autre, absolument rien : ça n'est pas assez.

— C'est encore juste ! Mais bah ! voici ce que j'ai l'intention de faire : le père Coëtivy a besoin de moi, je pense ; mais il ne me paye pas suffisamment. Je vais lui présenter mes conditions ; s'il ne les accepte pas, je le quitte et je cherche ailleurs. Intelligence et bonne volonté, avec cela je ne saurais manquer longtemps d'obtenir une occupation lucrative. Alors nous économiserons bravement sou à sou pour nous acheter une jolie petite ferme. Qu'en pensez-vous ?

— Oh ! oui, ce sera gentil !

— Comme vous, Ysolette.

— Et je serai bien heureuse !

— Pas autant que moi, j'en suis sûr.

— Oh ! si.

— Oh ! non.

ÉTIENNE ÉNAULT.

(La suite au prochain numéro.)



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *Louise de Nanteuil*, pièce en cinq actes de M. Léon Gozlan.

« Tout vient à point à qui sait attendre, » a dit je ne sais plus quel sage; — mettons, si vous voulez, qu'il s'appelle Sancho Panza : — depuis huit jours, madame Doche soupirait après la santé, le public après *Louise de Nanteuil*, et le Vaudeville après un succès; hier soir enfin tout le monde a été satisfait.

De tous les auteurs contemporains, M. Léon Gozlan est peut-être celui qui a le plus en horreur les données vulgaires, et, lorsqu'il se décide à faire une pièce, je suis certain qu'il se dit : — Voyons, choisissons le sujet le plus impossible possible!

Lorsqu'on se plaît à quitter les sentiers battus, on court risque de tomber dans un précipice, — et, au bord de la rampe, il y a toujours le trou du souffleur; — mais c'est le danger même qui fait le charme et le mérite d'une ascension au mont Blanc.

M. Léon Gozlan, hier soir, a gravi le Righi, et, pour récompense, il jouit en ce moment d'un horizon de cent représentations.

Nous avouons que nous sommes moins courageux que M. Léon Gozlan, et c'est à peine si nous osons mettre notre plume en route pour rendre compte de *Louise de Nanteuil*, pièce scabreuse, où pourtant il ne se trouve pas une situation inconvenante, pas un mot à supprimer, tant il est vrai qu'avec de l'esprit on parvient toujours à se tirer d'affaire, surtout quand à l'esprit on joint le bon goût.

Je suis bien fâché que M. Gozlan ne me rende pas le service de faire cet article; cela me serait fort agréable, et à vous encore plus, cher lecteur, — style mousquetaire.

Louise de Nanteuil est une jeune orpheline qui, sage non moins que belle, consent à recevoir les cadeaux de lord Henri de Sommerville à condition que plus il lui donnera de robes, de chevaux, de diamants et de bois de lit en palissandre, et plus il la respectera.

Louise de Nanteuil est, comme vous le voyez, une dame qui n'a pas moins de principes que de camélias.

Quoique tout se passe très-convenablement en cette affaire délicate, le père du jeune Henri, le vieux lord Sommerville, moins moral probablement que son fils, ne veut pas croire à la pureté de cette liaison, et il fait signification, comme un simple huissier, à son fils Henri d'avoir à se séparer de sa maîtresse dans les vingt-quatre heures, et d'avoir à épouser sa noble cousine Elvire dans le courant du mois.

Bien plus, le vieux lord Sommerville pousse l'exigence jusqu'à vouloir que Louise de Nanteuil soit mariée à n'importe qui, pourvu que ce soit très-vite, et ce ne sera qu'après l'accomplissement de ces trois mariages qu'Henri de Sommerville obtiendra de nouveau la per-

mission de revenir à Paris pour y mener la vie de garçon.

Henri cherche donc un homme qui épouse Louise, et comme il veut que cet homme respecte autant Louise lorsqu'elle sera sa femme que lui-même l'a respectée lorsqu'elle était sa maîtresse, il croit ne pouvoir mieux s'adresser qu'à un mauvais sujet nommé Gaston, qui annonce hautement qu'il ne connaît que l'argent, et que pour de l'argent il est capable de tout, même de se faire vertueux.

Henri de Sommerville assure donc une pension annuelle de cinquante mille francs à Gaston, mais par une méfiance exagérée peut-être, que nous n'avons pas toutefois la force de blâmer, Henri fait jurer à Gaston qu'il n'habitera jamais la même ville que sa femme.

Malgré le serment qu'il a fait de se livrer à une villégiature perpétuelle en Italie, Gaston revient à Paris; et mieux que cela, auprès de sa femme! — et c'est là qu'il est surpris par lord Henri, qui se croit en droit de lui adresser de vifs reproches sur son immoralité.

Vous m'avouerez que la situation est bizarre, tranchons le mot, elle peut même passer pour excentrique.

Comme tout doit être singulier dans cette affaire, il se trouve que Louise se prend à aimer son chenapan de mari, parce qu'elle découvre en lui des qualités qu'elle ne lui soupçonnait pas d'abord, — Gaston n'a conclu le marché quelque peu malséant des cinquante mille francs de pension que par amour paternel; il a à Naples un fils de dix ans auquel il a tout sacrifié, tout, jusqu'à son honneur!

Louise de Nanteuil se plaît alors à restituer à lord Sommerville tous les diamants et tous les camélias dont il l'a gratifiée, et demain elle sera purement et simplement madame Gaston, femme pauvre mais honnête.

Le dernier acte, éminemment dramatique, aurait suffi pour amener le succès de *Louise de Nanteuil* de M. Léon Gozlan, mais une foule d'autres scènes attendrissantes ou originales avaient déjà sauvé la pièce et fait excuser par le public la hardiesse de la donnée première.

Quant à de l'esprit, je n'ai pas besoin de vous dire qu'on en trouve à foison. Il faudrait que M. Léon Gozlan se donnât bien du mal pour effacer tous les mots charmants qui tombent de sa plume lorsqu'il écrit un roman, un article ou une pièce.

Madame Doche a déployé tout à la fois beaucoup de sensibilité et d'énergie dans le rôle de Louise, MM. Fechter et Félix ont joué avec leur supériorité habituelle les rôles non moins difficiles de Gaston et de Henri de Sommerville.

Pour les artistes et pour le théâtre, *Louise de Nanteuil* va renouveler les belles soirées de la *Dame aux camélias* et des *Filles de marbre*.

LOUIS HUART.